

Portraits de travailleurs et artisans des régions

Jason Béliveau, Claire Valade, Dominique Caron et Jean-Philippe Desrochers

Numéro 326, printemps 2021

Les régions et le cinéma

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Béliveau, J., Valade, C., Caron, D. & Desrochers, J.-P. (2021). Portraits de travailleurs et artisans des régions. *Séquences : la revue de cinéma*, (326), 6–12.

DOSSIER MONTÉ PAR
JASON BÉLIVEAU, CLAIRE VALADE,
DOMINIQUE CARON ET
JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

GASPÉSIE-ÎLES-DE- LA-MADELEINE



MAXIME BOUCHER

PROGRAMMATEUR —
FESTIVAL VUES SUR MER

Tout en gagnant sa vie dans la fonction publique, Maxime Boucher consacre une partie de ses temps libres à faire rayonner le cinéma en Gaspésie. Programmateur pour le festival de documentaires Vues sur mer et membre du conseil d'administration de Cinélune, organisme fondé en 1999 qui propose du cinéma d'auteur à la population de Gaspé, il ne compte plus les heures consacrées à sa passion. Après des études en cinéma à l'UQAM, il s'établit en Gaspésie en 2004 afin d'y fonder une famille. Il assiste d'abord aux projections de Cinélune, puis intègre son conseil d'administration. Il rejoindra ensuite la petite équipe de Vues sur mer, constituée presque entièrement de bénévoles. Il s'occupe de la programmation, ce qui l'amène à voir une centaine de films par année, mais il gère également la coordination, la recherche de partenariats et les commandites.

Le Festival se tiendra une onzième fois comme à l'habitude cette année en avril, en dehors de la haute saison touristique. L'événement s'adresse avant tout à la communauté locale, qui est au rendez-vous : bon an mal an, c'est environ 1 000 festivaliers qui se déplacent pour voir du documentaire et pour rencontrer cinéastes et artisans. Le festival agit aussi comme un déclic créatif : « Des cinéastes d'ici m'ont déjà dit que c'est Vues sur mer qui les a convaincus de faire un premier film. Cela nous tient énormément à cœur, c'est pourquoi nous tenons à leur offrir une première fenêtre de diffusion chez eux. » **J.B.**



MOÏSE MARCOUX- CHABOT

DOCUMENTARISTE

Originaire de Saint-Nérée-de-Bellechasse, Moïse Marcoux-Chabot a vu du pays. Plus jeune, il voyage en Amérique du Sud et en Afrique. En 2013, il représente la Gaspésie à la Course des régions, une compétition de films consacrée aux cinéastes émergents. Bien qu'il ne soit pas natif de la péninsule, il tenait à la mettre en images : « C'était une région que je visitais souvent. Cette expérience a été l'occasion de la filmer pour la première fois. Depuis, je n'ai jamais arrêté. » L'année suivante, il réalise le documentaire *Lespouère*, vibrant portrait du poète et militant écologiste Bilbo Cyr. D'autres suivront.

Il finira par s'installer avec sa famille à Mont-Saint-Pierre. Il retrouve dans ce village d'à peine deux cents habitants une certaine familiarité : « Je retrouve ici quelque chose de la région rurale où j'ai grandi. Mais la Gaspésie demeure exotique à mes yeux, je continue de découvrir ses montagnes, la mer. Je suis encore en émerveillement. » Ce désir de rendre compte de cette « terre d'enracinement » s'incarnera dans *Ramailages*, une websérie documentaire produite par l'Office national du film. Le projet, qui a pour sujet la vie communautaire dans un contexte de néo-ruralité, est tourné sur plusieurs années et évolue au rythme des discussions et des échanges entre le cinéaste et ses intervenants.

En plus de travailler sur un projet de court métrage de fiction qu'il espère tourner avec une équipe entièrement gaspésienne, Moïse nourrit présentement le rêve d'ouvrir un espace culturel dans son village, où il serait possible de présenter des films et de recevoir des cinéastes en résidence de création. Une façon de faire durer le dialogue avec sa terre d'adoption. **J.B.**



VINCENT LEROUX

PRÉSIDENT ET PRODUCTEUR —
GROUPE PVP

Natif de Matane, Vincent Leroux a d'abord été comptable et vérificateur pour la boîte de production Groupe PVP, fondée par le cinéaste Vic Pelletier. Rien n'indiquait alors qu'il deviendrait producteur : « J'étais cinéophile un peu comme tout le monde, admet-il. Mais découvrir cet univers de l'intérieur, ça m'a donné le goût. Quand 250 000 personnes voient un film que t'as produit, disons que c'est plus intéressant que de faire des états financiers ! » La boîte produit en 2013 *La maison du pêcheur* d'Alain Chartrand, puis Vincent et son associé François Trudel développent une expertise en animation et en jeux vidéo. Aujourd'hui, Groupe PVP emploie une quarantaine de salariés à temps plein, une réussite notable en région. Ces créateurs et techniciens contribuent au dynamisme de Matane : « Si on n'était pas là, Matane serait un peu plus plate ! Notre équipe est jeune, dynamique, et s'investit dans la vie culturelle. »

Vincent agit également à titre de représentant des régions au conseil d'administration de l'Association québécoise de la production médiatique. Lorsqu'on sait qu'une minorité de producteurs sont situés à l'extérieur de Montréal, et dans un contexte de décroissance de la production en région, son rôle n'est que plus important. « Notre réalité amène un lot de pressions. C'est plus difficile, par exemple, de remplacer quelqu'un qui a une expertise de dix ou quinze ans. Mais le tout est contrebalancé par le milieu de vie offert. « Beaucoup d'employés qui viennent de Montréal ont pris goût au rythme d'ici et ne veulent plus retourner en ville. » **J.B.**

BAS-SAINT-LAURENT



SIMON CROZ

DIRECTEUR TECHNIQUE — FESTIVAL VUES
DANS LA TÊTE DE... PROGRAMMATEUR,
LES PROJECTIONS CINÉDIT

Venu au Québec pour suivre une formation à l'École des métiers du cinéma et de la vidéo (ÉMCV) au Cégep de Rivière-du-Loup, le Français d'origine Simon Croz est rapidement tombé en amour avec un « arrière-pays » insoupçonné, qu'il n'avait pas vu dans les films québécois qui s'étaient rendus jusqu'à lui plus jeune. Il est rapidement témoin d'une culture et d'une identité riches, illustrées dans les merveilleux documentaires de Michel Brault et Pierre Perrault. Le Bas-du-Fleuve deviendra sa terre d'adoption. Il monte une boîte de production, travaille sur des émissions télévisuelles, rejoint les organisations du festival Vues dans la tête de... et du ciné-club Projections Cinédit, qui, avec l'ÉMCV et le Cinéma Princesse, forment le cœur du milieu cinématographique à Rivière-du-Loup. Une effervescence surprenante, à rendre jaloux des villes deux ou trois fois plus peuplées. Lorsqu'on le questionne, il est le premier à reconnaître la réalité de la vie en région, loin des grands centres : « Il y a une grande liberté en région... tout cet espace à prendre, à s'approprier. Mais les difficultés sont nombreuses. La distance, notamment. Ça peut sembler anodin, mais louer de l'équipement de tournage à Rimouski, ce sont des heures supplémentaires non négligeables à prévoir. Sinon, ça m'est arrivé à plusieurs reprises de faire un aller-retour pour voir un film en salle à Québec, soit parce qu'il n'était pas diffusé à Rivière-du-Loup, soit pour le voir en version originale. » **J.B.**

NICOLAS
PAQUET

CINÉASTE

« Je filme dans ma cour. Je trouve ça formidable parce que c'est un territoire que je connais, que j'habite depuis dix-huit ans. » Nicolas Paquet n'a pas l'intention de bouger. Le cinéaste de Saint-Alexandre-de-Kamouraska persiste et signe, que ce soit avec ses documentaires (*Ceux comme la terre*, *Esprit de cantine*, *Chef.fe.s de brousse*), ou par son implication dans son milieu. En plus d'avoir cofondé la boîte de production franC doc avec Karina Soucy en 2003, il participe à l'idéation de l'École des métiers du cinéma et de la vidéo (ÉMCV) de Rivière-du-Loup : « Il était difficile d'avoir une formation en documentaire en dehors de Montréal et de Québec. Nous avons donc approché Pierre Lesage du cégep de Rivière-du-Loup, qui a été très réceptif. En un an à peine, l'ÉMCV a accueilli sa première cohorte d'étudiants et d'étudiantes. J'y enseigne présentement un cours qui explore ce qu'est le métier de documentariste, qui pose des questions sur l'éthique, sur les relations avec les gens qu'on filme, sur le rôle des artistes et des créatifs dans la société. » Cet engagement le rend conscient des défis qu'ont à relever les créateurs des régions. Somme toute, il demeure positif : « Je ne peux pas parler pour tout le Québec, mais je vois une effervescence dans plusieurs régions. Leurs créateurs veulent fabriquer des films, mais pas avec des bouts de chandelles. Du côté des institutions, il y a une ouverture, mais les actions concrètes tardent à venir. Sur papier, tout se fait encore à Montréal. Comme artisans de la ruralité, nous devons revendiquer notre juste part. » **J.B.**



JULIE BERNIER

DIRECTRICE DE LA PROGRAMMATION —
CARROUSEL INTERNATIONAL
DU FILM DE RIMOUSKI

Julie Bernier commence ses journées en allant chercher du bois pour chauffer sa maison située en forêt, en territoire non organisé. Installée pas très loin de Rimouski et de sa famille (elle est née à Saint-Bruno-de-Kamouraska), elle admet qu'elle « aime les contraintes. Ce serait plus simple d'être en ville. Mais je me suis donné le droit de ne devoir plus rien à personne. Et je n'ai pas l'impression de manquer de travail même si je suis dans le fond du bois. » Après avoir passé sept ans à Chicoutimi, où elle a été programmatrice au festival REGARD, elle est maintenant programmatrice pour le Carrousel international du film de Rimouski, un festival « jeunesse » s'adressant aux petits et grands. Elle se fait un point d'honneur de programmer des œuvres qui sortent des cadres et surprennent : « Les enfants sont prêts à recevoir ce genre de proposition, plus que les adultes je dirais. Je veux les amener ailleurs, sans les infantiliser. Je trouve ça intéressant d'avoir un mandat qui encourage les enfants à apprécier le cinéma différemment. » Parallèlement, elle continue de créer, ce retrait de la ville lui permettant de combattre ce besoin de performance et d'autoreprésentation constante : « Aujourd'hui, tu dois créer tous les jours, être actif sur les réseaux sociaux, alors que, avant un artiste pouvait passer trois ans à faire un tableau dans le fond de la forêt ! Au fond, je vois mon choix comme un acte de résistance. » **J.B.**

SAGUENAY- LAC-SAINT-JEAN



SYLVIE POISSON

PROGRAMMATRICE —
FESTIVAL REGARD

Native de Louiseville en Mauricie, Sylvie Poisson s'établit au Saguenay pour étudier en Art et technologie des médias au Cégep de Jonquière. Grâce au ciné-club du coin, véritable institution cinéophile, elle se découvre une passion pour le cinéma d'auteur, français, étranger et québécois. Elle bifurque un temps vers Montréal, puis revient s'installer définitivement dans la région en 1996. Bien qu'elle se considère avant tout comme travailleuse culturelle, elle ne s'est jamais vraiment éloignée du 7^e art : « Je suis toujours revenue au cinéma, c'est ma ligne de fond. » Au point de devenir de 2012 à 2017 directrice du Ciné-Club de Jonquière, où tout a commencé. Elle se joint à l'équipe de REGARD alors que le festival en est à ses balbutiements. Son expertise sera en médiation, principalement avec le milieu scolaire. « L'offre est moindre ici qu'en ville, j'ai la chance de faire découvrir des œuvres exceptionnelles à toutes sortes de publics, parfois marginalisés. C'est un privilège. » Sylvie sera témoin de l'évolution de REGARD, qui passera de projet étudiant à l'un des plus grands festivals de courts métrages dans le monde. « REGARD, c'est un camp de vacances pour les amoureux du cinéma. Même si j'en suis à ma dix-neuvième année dans l'équipe, je le perçois toujours à travers mes yeux de festivalière. C'est son expérience humaine, son lien chaleureux avec le public qui le rend si unique. » **J.B.**



NICOLAS LÉVESQUE

CINÉASTE

Au visionnement des documentaires de Nicolas Lévesque, des similitudes frappantes apparaissent. Qu'il soit question de Ramis, le travailleur russe perdu dans la forêt québécoise dans *Le débroussaillieur*, de Sylvain, le reclus caché dans la vaste baie James de *L'ermite moderne*, ou le Britannique Richard, entraîneur des stars du cinéma indien dans *Rich in Bollywood*, ses sujets sont souvent des expatriés, à la recherche de leur place dans le monde. Nicolas, tout comme ses films, s'est promené aux quatre coins du monde, mais le désir de revenir chez lui le travaillait : « Au début, je voulais voyager, vivre des expériences enrichissantes. Avec le temps, j'ai commencé à questionner ma position de Nord-Américain blanc qui rapporte des images d'ailleurs, même si je pense que cette pratique est toujours louable. C'est cliché, mais je trouve qu'il y a beaucoup d'histoires à raconter ici. » C'est en travaillant au fil des ans sur des contrats d'entreprises et de publicité qu'il est amené à collaborer avec Jean-Philippe Archibald, qui deviendra son complice dans la création en 2015 de Canopée Médias, une boîte saguenéenne née du désir de produire des documentaires ancrés dans leur région. Canopée a d'ailleurs produit le dernier long métrage de Nicolas, *Les livres*, au sujet de quatre détenus à la fin de leur peine d'incarcération. Leur réinsertion se fera dans une usine de transformation de bois située à Roberval... où Nicolas est né. Le cinéma est finalement toujours où l'on se trouve. **J.B.**



RICHARD BOIVIN

PRÉSENTATEUR DU CINÉ-CLUB DE
CHICOUTIMI, ENSEIGNANT À LA RETRAITE

Il est possible que vous ayez déjà entendu parler de Richard Boivin. Peut-être par l'un de ses anciens élèves du Cégep de Chicoutimi, ne manquant pas de souligner sa passion contagieuse pour le cinéma. Depuis plus de trente ans, il anime de façon hebdomadaire les projections du Ciné-club de Chicoutimi, l'un des plus anciens et des plus populaires de toute la province. Cet amour, il remonte au début des années 1970, alors qu'il découvre le cinéma québécois dans les cinémas commerciaux, puis celui d'auteur international, présenté dans un ciné-club du coin. Lorsque naît en 1977 le Ciné-Club de Chicoutimi, Richard devient rapidement un fidèle, apprend à connaître ses organisateurs, puis joint en 1985 son comité de sélection des films. Quatre années plus tard, alors qu'il termine à peine des études en enseignement, une charge de cours se libère au Cégep. L'enseignant sortant laisse aussi sa place... comme animateur du ciné-club. D'une pierre, deux coups... Depuis, il défend la diffusion du cinéma d'auteur sous toutes ses formes. Bien des choses ont changé en quarante ans, mais une conviction demeure : « Rien ne remplacera jamais le grand écran. Je suis abonné à quelques plateformes en ligne, mais je ne trouve pas que l'offre est très bonne. Je vais toujours préférer être assis quelque part dans les premières rangées d'une salle, plongé dans l'action. » **J.B.**

MONTÉRÉGIE, CENTRE-DU-QUÉBEC ET CHAUDIÈRE-APPALACHES



MARTIN MORISSETTE

RESPONSABLE DE LA
PROGRAMMATION — CINÉ-CLUB
DU CARRÉ 150

Après être tombé amoureux du court métrage à REGARD au début des années 2000, Martin Morissette fonde un festival dédié à ce format à Victoriaville, qui durera quatre ans. En plus de travailler comme technicien en audiovisuel dans une école secondaire de sa ville, Martin s'occupe de la programmation du Ciné-Club du Carré 150 depuis 2016. Véritable passionné de cinéma d'auteur, il épiluche l'offre du Réseau Plus et choisit des films qu'il souhaite faire découvrir aux cinéphiles locaux. Surtout fréquenté par des gens à la retraite, le Ciné-Club attire environ deux cents fidèles chaque semaine. Des étudiants du Cégep de Victoriaville assistent aussi aux projections, ce qui emballe Martin : « Des groupes du Cégep qui viennent voir un film, j'adore ça. Je me reconnais en eux. Ça a vraiment changé ma vie, à leur âge, de pouvoir voir des films comme ça. C'est vraiment précieux de les voir en salle. » Conscient de la mission éducative du Ciné-Club, Martin invite les cinéastes à présenter leurs œuvres et assure l'animation des échanges après la projection. Au moment d'écrire ces lignes, tandis que les cinémas rouvrent au Québec, le Ciné-Club est sur le point de reprendre ses activités. Le programmeur a confiance que les cinéphiles seront au rendez-vous : « Dans notre région, il y a eu un manque pendant trois ans [avant que Martin prenne le relais, au Carré 150]. On l'a senti. Le besoin est vraiment là, pour le cinéma d'auteur. On est fiers de continuer et que ça fonctionne. Les gens sont au rendez-vous aussi. » **J.-P.D.**



JOHN BLOUIN

CINÉASTE

C'est en retrait de Saint-Jacques-de-Leeds, à vingt minutes de route au nord de Thetford Mines, que John Blouin s'est posé. De sa bouche, ce choix revêt des tonalités poétiques : « C'est dans un rang que j'ai trouvé mes racines. » Après vingt ans à pérégriner, entre Montréal, où il a été projectionniste à l'Office national du film du Canada, et Québec, où le diffuseur Antitube a profité de ses talents de programmeur, il est retourné au territoire qui l'a vu grandir. Le déclic s'est opéré dans des circonstances particulières : « Lorsque je montais mon documentaire sur Armand Vaillancourt (*Vaillancourt : regarde si c'est beau*, 2019) avec Mathieu Bouchard-Malo en Gaspésie, je me suis rendu compte que les images les plus fortes, celles qui résonnaient le plus en moi, étaient celles où je suis avec Vaillancourt sur une petite ferme qui est située à trente minutes d'où je suis en ce moment. Ce retour, il s'est d'abord fait dans une salle de montage. » L'artiste refuse d'opposer négativement les régions aux métropoles : « Je vois ici un équilibre avec l'agitation des grands centres. Et rien ne m'empêche d'aller en ville ! Ce n'est pas de l'isolement. Être excentré me donne la possibilité d'être nomade. Quand c'est le temps de me nourrir culturellement, je vais en ville. » John travaille présentement sur un projet de film qu'il nourrit depuis dix ans et qui se passe dans son coin de pays. « Le cinéma permet d'occuper un territoire, de s'inscrire dans un paysage, de partager son identité au monde. » **J.B.**



DANIEL FERLAND

DIRECTEUR GÉNÉRAL — BUREAU
DU CINÉMA ET DE LA TÉLÉVISION
DE LA CHAUDIÈRE-APPALACHES

15 000 km². C'est la superficie que couvre le Bureau du cinéma et de la télévision de la Chaudière-Appalaches, dont la mission est de faire la promotion de la région pour y attirer des tournages. Son directeur général, Daniel Ferland, connaît tous ses racoins et peut vous trouver en un tournemain l'endroit que vous cherchez pour votre film : « Tu veux une route de campagne ? J'en ai des droites, des sinueuses, des montagneuses, des couvertes, des dégagées, avec des érables, des sapins, des vaches, des alpagas ! À part peut-être ceux d'une grande ville, nous avons tous les décors imaginables ici. » Chaudière-Appalaches figure de plus en plus sur nos grands écrans, que ce soit dans *Il pleuvait des oiseaux* de Louise Archambault ou dans des courts métrages comme *Fauve* (nommé aux Oscars), *Mutants* et *Je finirai en prison*. Daniel ne s'en surprend pas : « Ici, les tournages dérangent moins et c'est plus facile d'obtenir des autorisations. Les gens sont accueillants, veulent davantage de tournages chez eux. Et ce, sans compter les crédits d'impôt. » Né à L'Ancienne-Lorette, caméraman à l'Assemblée nationale, habitué des plateaux de tournage, Daniel accomplit présentement cette mission d'ambassadeur à titre bénévole, mais cela ne l'empêche pas de voir grand, notamment en développant un projet de photothèque pour les propriétaires qui désireraient inscrire leurs lieux pour des tournages, et une ressource pour les particuliers qui aimeraient offrir leurs services, de la figuration à la collection de voitures anciennes, par exemple. **J.B.**

ESTRIE



LAURENT ALLAIRE

PRODUCTEUR —
CHASSEURS FILMS

Après un début de carrière comme comédien, Laurent Allaire se découvre une passion pour la production qui l'amènera à étudier à l'INIS. À sa sortie en 2010, il fonde La distributrice de films avec Dan Karo et produit des courts métrages, notamment *Bec de lièvre* de Louis Bélanger. Son expérience l'amène à fonder Chasseurs films en 2013. «J'étais un gars de Montréal pur et dur. Ce que je connaissais, c'était le béton! Jamais je n'aurais pensé m'installer ailleurs. Je l'ai fait pour des raisons familiales, mais je sentais naître un intérêt du privé en Estrie pour la production cinématographique.» Après quelques années à Orford, il s'installe définitivement à Sherbrooke en 2015.

Malgré les possibilités, plusieurs défis sont encore à relever selon lui : «Les régions n'ont pas encore les moyens de leurs ambitions. La main-d'œuvre et les cinéastes qui sortent du lot sont encore peu nombreux. Beaucoup de productions étrangères viennent tourner en Estrie, et c'est très bien, mais il faut des projets d'ici. Les cinéastes émergents doivent être encadrés de façon professionnelle afin qu'ils deviennent un levier pour former des techniciens, des chefs électros, des machinos. Ces gens deviendront ensuite essentiels pour développer de nouvelles productions indépendantes.»

L'approche proactive de Laurent — il n'hésite pas à financer ses films avec l'argent du privé ou à l'aide du sociofinancement — est fructueuse : Chasseurs films a deux projets de longs métrages en chantier : *Des hommes, la nuit* d'Anh Minh Truong, et *Niagara*, deuxième film du cinéaste et comédien Guillaume Lambert. **J.B.**



VALLÉRY ROUSSEAU

DIRECTRICE DES OPÉRATIONS —
LE BEAM [BUREAU ESTRIEN DE
L'AUDIOVISUEL ET DU MULTIMÉDIA]

L'église de Saint-Adrien s'est récemment «défroquée». Vendue pour la somme de 1 \$ au musicien Pierre-Philippe Côté, alias Pilou, elle s'est depuis reconvertie en lieu de création multidisciplinaire. Parmi ses locataires, le BEAM, cofondé par Valléry Rousseau, qui offre à ses membres un accompagnement complet pour des projets de tournage.

Après des études collégiales en cinéma, Valléry veut tourner à tout prix, être dans l'action. Elle décide de continuer ses études dans une école à l'étranger, puis travaille pour le Cirque du Soleil. Sa vingtaine, elle la passera à voyager à travers le monde, tout en travaillant en parallèle comme pigiste à Montréal. Cette vie trépidante l'amène, à l'orée de la trentaine, à vouloir «s'asseoir, trouver des racines». En 2012, elle déménage avec son conjoint à Saint-Adrien, patelin de quatre cent cinquante habitants situé à mi-chemin entre Sherbrooke et Thetford Mines. Rapidement, elle s'allie avec Pierre-Philippe Côté pour créer le BEAM. L'idée initiale est de rassembler les forces créatives de la région : «C'est grand, l'Estrie. Nous voulions favoriser une cohésion en créant un bassin de membres, où les gens peuvent interagir, développer des projets communs.» Une part du travail de Valléry consiste également à servir de liaison entre les professionnels de la région et les productions extérieures. Dynamiser en rassemblant, voilà l'idée derrière ce projet structurant pour une petite communauté tricotée serrée. Cette intimité, Valléry la chérit : «En région, l'impact sur les gens autour de toi, tu le vois directement, tu le vis.» **J.B.**



ANH MINH TRUONG

CINÉASTE

Le réalisateur Anh Minh Truong n'y va pas par quatre chemins : «Je ne suis pas un gars de grande ville.» Ayant grandi à Sherbrooke, formé aux arts visuels, il s'établit à Montréal pour poursuivre des études en cinéma à l'Université Concordia. L'expérience est enrichissante, mais le pouvoir attractif de l'Estrie ne s'estompe pas pour autant. «Mes racines n'étaient pas là. Je ne me sentais pas à ma place. À la fin de mes études, j'avais l'ambition de m'insérer dans l'industrie à Montréal. Pendant dix ans j'ai fait de la télévision, de la publicité, du vidéoclip, mais je retournais toujours en Estrie pour mes projets personnels.»

En 2013, il jette les bases d'un scénario qui deviendra *Des hommes, la nuit*, qu'il s'apprête à tourner dans sa région. Le projet passe d'abord par les canaux traditionnels de financement, mais malgré un intérêt soutenu de la SODEC, il n'aboutit pas. C'est en rencontrant des années plus tard Laurent Allaire de Chasseurs films, société de production basée à Sherbrooke, que le projet renaît. Le soutien du BEAM et une campagne de sociofinancement féconde via La Ruche Estrie sont les dernières clés qui permettent au film de se concrétiser. Ce soutien touche le cinéaste : «Je crois que le projet tenait à cœur aux gens d'ici. C'est une œuvre artistique, bien sûr, mais qui aura très certainement des retombées économiques, qui sera un tremplin pour la région. J'espère sincèrement que mon film puisse convaincre des jeunes qu'il est possible de créer tout en demeurant ici.» **J.B.**

MAURICIE, LANAUDIÈRE, LAURENTIDES ET OUTAOUAIS



STELLA MONTREUIL

DIRECTRICE GÉNÉRALE —
CINÉ-CAMPUS DE TROIS-
RIVIÈRES (CINÉ-CLUB)

Stella Montreuil est une passionnée de cinéma. Associée à Ciné-Campus depuis ses débuts, elle était des étudiants fondateurs de cette institution incontournable de Trois-Rivières aux côtés de l'abbé Léo Cloutier, son initiateur. Cinquante-trois ans au service du cinéma en Mauricie — et vingt comme directrice générale. « La motivation vient des gens pour qui on s'engage, de ceux avec qui on travaille », confie-t-elle. Aucun doute que les efforts de cette cinéphile et de ses collègues tout aussi motivés sont en grande partie responsables du succès retentissant du ciné-club, le plus ancien et le plus important en Amérique du Nord. Avec ses 1 500 membres et ses 33 films par saison (de septembre à avril), plus la projection d'un documentaire par mois, ses invités et invitées et ses projections familiales estivales extérieures, Ciné-Campus attire en moyenne près de cent trente spectateurs assidus à chacune de ses représentations. Les chiffres ne mentent pas et font des jaloux chez les exploitants commerciaux qui n'ont pas toujours des salles aussi pleines. Malgré les obstacles de la pandémie et avec le soutien de l'Association des cinémas parallèles du Québec (ACPQ), Ciné-Campus envoie même chaque semaine par courriel à ses abonnés des liens vers un film et une discussion en ligne pour garder la flamme allumée. Le grand défi? Conserver sa clientèle et la rajeunir. « L'essentiel est que l'institution survive aux individus », dit Stella. **C.V.**



DIDIER FARRÉ

FONDATEUR ET DIRECTEUR
GÉNÉRAL — FESTIVAL DU FILM
DE L'OUTAOUAIS (FFO)

Dans les années 1980 et 1990, Didier Farré, distributeur montréalais émérite, trouvait incroyable que certains de ses films, comme *Les uns et les autres*, tiennent l'affiche des mois à Montréal et ailleurs dans la province, mais à peine quelques jours dans les rares salles de Gatineau, contrôlées par Famous Players à l'époque. Le FFO est né en 1999 du succès du Cinéma 9, construit par Didier en réponse à cette pénurie de salles en Outaouais, et de la Nuit des cinéphiles, qu'il avait organisée à Gatineau en 1998, attirant 4 000 spectateurs. La mission du FFO? Accorder un maximum d'attention et de moyens à une sélection diversifiée essentiellement québécoise (40%) et européenne. Par exemple, *Le Droit*, partenaire de toujours, accorde vingt-deux pages au festival et distribue son programme à 50 000 exemplaires, un véritable plateau d'argent promotionnel pour les films invités. « Le plus important pour moi, c'est d'offrir du bonheur aux Gatinois, favoriser des rencontres professionnelles et donner aux films un coup d'envoi qui retentirait en Outaouais, mais aussi partout au Québec », explique-t-il. Les coûts sont plus élevés en région; la logistique, plus complexe. Mais grâce, entre autres, à l'aide de la Ville de Gatineau, plusieurs partenaires médias et une équipe fidèle, le FFO est devenu un événement d'envergure très attendu dans la région. Après une absence forcée en 2020, le FFO espère revenir en 2021 vers la fin mai. Didier Farré, lui, envisage déjà des projections extérieures en 2022. **C.V.**



RADANATH GAGNON

ARTISTE MÉDIATIQUE
ET DIRECTEUR GÉNÉRAL —
ART PARTAGE

Créé en 2004 par trois anciens du mouvement Kino issus de Lanaudière, Art Partage est né du désir de soutenir les arts médiatiques et les artistes locaux. Par exemple, le documentaire *Projet Banlieue* portait un regard critique sur la banlieue. Ou encore les courts de la série *Les toiles filantes* s'intéressaient aux artisans des métiers d'arts de la région. Installé à Mascouche, ce bouillonnant centre d'artistes rayonne aujourd'hui dans plusieurs municipalités du territoire, qui contribuent aussi au financement de projets. « Nous terminons actuellement quatre œuvres numériques qui seront accessibles gratuitement dans des espaces publics de Mascouche », mentionne Radanath Gagnon. Au-delà du volet production, Art Partage accompagne également les cinéphiles mascouchois par son volet diffusion. Durant la relâche, la Semaine du cinéma en famille offre des films jeunesse et des ateliers. Les projections estivales dans les parcs peuvent attirer de deux cents à trois cents personnes (à l'été 2020, un ciné-parc éphémère a plutôt été organisé dans le stationnement de l'aréna de Mascouche). Surtout, le ciné-club, très couru, consacre 70% de sa programmation au cinéma québécois et invite chaque mois des artistes à discuter avec le public en complément de projection. Radanath s'assure de sélectionner des films moins disponibles dans la région, étant à quarante minutes de Montréal et des cinémas commerciaux. Pour lui, cette proximité présente surtout un défi sur le plan des outils de communication, « car les médias montréalais ne feront jamais de promotion de nos activités; nous sommes trop loin de la ville... tout en étant très près ». **C.V.**

ABITIBI- TÉMISCAMINGUE



DOMINIC LECLERC

CINÉASTE

Marqué par ses cours de cinéma avec Michel Lessard, enseignant légendaire de la région reconnu pour sa passion contagieuse du 7^e art, Dominic n'envisageait pourtant pas le cinéma comme une éventuelle carrière : « Je n'avais jamais assumé que c'était possible de faire du cinéma. »

Au début des années 2000, c'est à Montréal, alors étudiant en Animation et recherche culturelle, qu'il s'achète une caméra mini-DV et qu'il commence son exploration vidéo. Il participe ensuite au Rallye müvmédia, explorant dix régions en dix reportages en quelques semaines, et remporte le Prix du public. L'intérêt pour les régions prend déjà place dans l'imaginaire du réalisateur, monteur et directeur de la photographie. Encore aujourd'hui, c'est une réflexion qui l'habite même quotidiennement.

Avec Tourisme Abitibi-Témiscamingue, il réalise le touchant *Entre l'épinette et la licorne* (2010) puis *C'est beau comme c'est vrai* (2012). Après avoir arpenté le territoire dans *Alex marche à l'amour* (2013), rythmé par le poème de Gaston Miron, il renouvelle sa collaboration avec le comédien Alexandre Castonguay dans *Les chiens-loups* (2019), un film qui parle de liberté, un élément fondateur dans sa démarche.

Le cinéaste rêve d'une fiction 100 % régionale. Selon lui, il faut « trouver comment faire notre cinéma » sans calquer la méthode métropolitaine. **D.C.**



ÉMILIE VILLENEUVE

DIRECTRICE GÉNÉRALE — FESTIVAL
DU CINÉMA INTERNATIONAL
EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

« **Quand** je suis partie de Rouyn, en 1999, ça ne bougeait pas beaucoup en cinéma [sic]. Celle qui partait « sans regarder en arrière » est pourtant aujourd'hui de retour en région depuis plus de dix-sept ans ! Actrice, enseignante, réalisatrice, coordonnatrice, directrice, Émilie est un véritable couteau suisse ! Depuis 2016, elle dirige le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, qui s'apprête à souffler ses quarante bougies.

À peine deux mois après son retour à Rouyn-Noranda pour un contrat d'enseignement en cinéma au cégep, elle fonde avec Carol Courchesne et Ariane Gélinas le Festival du DocuMenteur de l'Abitibi-Témiscamingue en 2004. S'ensuivent des contrats avec la télévision communautaire, Nova médias, le Conseil de la culture et Productions Balbuzard. Comédienne, elle apparaît dans *Souterrain* de Sophie Dupuis (2020) et *Guibord s'en va-t-en guerre* de Philippe Falardeau (2015). Son court métrage *Petit Simon* (2013), réalisé pour le Festival de cinéma des gens d'ici, mène Émilie jusqu'au légendaire Festival de Cannes en 2014. Elle réalise également *Mamie et Mia* (2018) dans le cadre du Projet 5 courts de l'ONF.

Déterminée, Émilie a un cheval de bataille : « Mettre en valeur le talent d'ici sur un pied d'égalité avec celui d'ailleurs. » **D.C.**



SERGE BORDELEAU

PRODUCTEUR ET RÉALISATEUR —
NADAGAM FILMS

À son retour à Val-d'Or en 2009, après un baccalauréat en cinéma à l'UQAM, Serge désire combler l'absence de ressources matérielles pour la création. Dès 2010, il saisit alors l'occasion de célébrer le soixante-quatrième de sa ville natale en ne proposant rien de moins qu'un festival : le Festival de cinéma des gens d'ici (FCGI). Célébrant le cinéma régional, le FCGI œuvre pendant six belles années, jusqu'en 2017 où le manque de financement (inévitable ?) forcera Serge et son équipe à prendre une pause indéfinie.

En parallèle, il fonde en 2014 Nadagam films (qui signifie « Bord de l'eau » (Bordeleau !) en langue anicinabe). Au fil du temps, cette boîte de production permet de produire plusieurs créations régionales, que ce soit dans le cadre du Projet 5 courts (2016) avec l'ONF ou avec le documentaire *Abitibi 360°* (2018), primé aux Numix dans la catégorie « Documentaire immersif » en 2020.

« Encore super stimulé » par la création dans la région, il explore les liens avec le territoire et plus particulièrement les relations avec les Premières Nations avec, par exemple, *Nous sommes Anicinabe* (en cours) et *Kitakinan, notre territoire à tout le monde* (2009). Il montre à sa manière que, « même loin de l'industrie », le cinéma régional est bien vivant. **D.C.** ▲